

Odette Pagier

Samira

Nu, violemment nu. Vêtements arrachés de son corps, projetés dans la pièce : enveloppes, morceaux de peau qui gisent autour de lui, détachés de lui, sans lien entre eux, qui ne le concerne plus.

Le corps nu et tremblant, traversé d'un souffle glacé, est à la merci des choses, des murs impénétrables, inflexibles, avec leurs angles rigides et froids.

Corps blanc, lisse, poli comme un galet, intouchable dans son refus...

Sur le corps enfantin tout est bien attaché, à sa place, évident, harmonieux, subtil. ... il respire doucement. Regard bleu dur. Il revient d'un difficile voyage... Comment se dépouiller davantage ?

Pâle, blond et sourire crispé, debout ou assis, il se balance. Il se balance d'un rythme régulier, saccadé, ininterrompu. Il oscille devant son dessin :

— « C'est un dessin sans histoire. Ils tombent, ils tombent... » Jetés sur le désert blanc de la grande feuille, éparées, sans lien, des choses noires, toutes noires, tragiques : l'énorme tête d'oiseau sur une patte fragile, le bec rond dressé en oreille, — que doit-on attendre d'elle ? — ; le soleil noir aux rayons presque ras, bouche close, mutique ; un poisson, deux, peut-être trois ; la boule piquante d'un hérisson ; un sexe dressé...

Des traits obliques indiquent leur chute. Ils restent figés en attente de chute...

Entre deux minces lignes noires : le ciel et la terre, chacun repoussé au bord extrême de la feuille, obturant l'espace, rageusement recouverte de noir, une fraise obèse, obscène... « Le soleil a fondu, il n'y a plus de soleil... La fraise est devenue toute noire. Elle la mangera... »

Il pleut, aujourd'hui, depuis le matin, légèrement, insidieusement...

— « Madame !... Il y a un enfant tout nu dans la cour ! »

Comme on parle dans les rêves d'une voix qui ne se laisse pas décrire, une voix dit cela.

La cour désertée est grise de brouillard. Un corps mince et blanc, fantomal, diaphane presque, se fond, s'efface dans ce lieu inhabitable. La cour retient captif un enfant — lui, qui est blond, pâle comme un reflet, une apparence, un souvenir — sans cris, ni larmes.

Il ne se soucie plus de revenir.

La porte franchie avec l'élan qui permet d'atteindre l'autre rive, je plonge dans la pluie fine et âpre, aiguë. Je plonge dans un crépuscule blanc, opaque et froid... ancien.

J'emporte un corps abandonné, si mince, irréel si ce n'est le tremblement. Je porte dans mes bras une sorte de moi aux cheveux blonds et raides, un moi oublié, léger, aérien et tremblant.

La porte bat, se referme avec fracas : écho rassurant de ma violence.

Je cours dans l'escalier. Je cours devant mon enfance. Elle est derrière moi. Elle se déroule, blanche, comme la traîne d'une route sous la clarté terrible de la lune. Cours ! Ne te retourne pas.

Personne. L'escalier se déploie. Tout doit s'arrêter. Tout doit cesser en haut de l'escalier. J'irai jusqu'au fond du couloir. Personne. Je ne rencontre personne... Qui viendra ? Qui viendra s'interposer entre l'enfant d'autrefois et l'enfant dérobé, rapté, dans sa présence nue, qui viendra ?

Ici, rien ne t'appartient.

La porte bat sans fin... Tu l'entends battre et battre...

Tu sais au fond des années un seuil éclaté, un lieu perdu dans la méprise moelleuse de la neige.

Tu voudrais revenir chez toi, ressaisir ton enfance. Tu la cherches encore, là où elle fut jetée, nue, tremblante.

Je vais à tâtons, cependant avec certitude. Je dépose, pâle et blond, un enfant-leurre sur les coussins salis de la petite pièce calme. Par quel hasard y sont ses vêtements ? Corps blanc du silence. Tu ne saurais l'habiller.

Qui m'a conduite ici, ... jusqu'ici ?

SAMIRA

Elle devant, de sa démarche incertaine, ne semble rien voir, hallucinée, ils avancent dans le couloir. Ils sont cinq, six, peut-être, derrière. Voix, éclats, cris, rires : « ... ça pue, elle pue, elle fait caca, elle a chié, elle pue !... » Rires. Elle vient vers moi. Mes mains sont saisies avec force par des mains glacées — son regard si fugitif — elle me tire, me tire vers elle.

La large tâche s'étale sur le devant du pantalon vert clair. Une matière brune, liquide, infiltre le tissu — odeur de putréfaction — s'écoule sur les dalles de linoléum... « Ça s'est passé à la récréation... Mais il faut la changer... ! Il n'y a plus rien pour la changer ! »

Elle est assise sur les W.C. Le regard apeuré ne parvient pas à s'arrêter, à se poser. Un suintement jaune, irrésistible, sourd d'une mince faille invisible, froid chuchotement ancien. Des mains glacées s'accrochent à moi. Le visage levé, tendu, est d'une

pâleur étrange derrière le sourire flottant. Les prunelles maintenant plus sombres, devenues immobiles, sont remplies d'une lumière froide. La chaleur du corps, toute la vie rassemblée, drainée par les entrailles, voudrait s'écouler.

Elle participe, obéit, le corps docile, souple, présent. La chemisette blanche retirée, le corps mince, d'une pâleur d'apparition, se révèle entièrement recouvert de minces, d'innombrables croûtes : coups de griffes, graffiti, glyphes esquissés, rompus, affleurements sous la transparence de la peau. Corps arraché à un buisson d'épines dures, poussé au désert, aux terrifiantes racines.

Elle a un léger geste de recul devant le gant de toilette savonné. Sa voix tremble deux ou trois fois. A la naissance des cuisses une large plaie d'une délicatesse de brûlure, cachée dans les plis inguinaux, assaille le sexe : réfugiée, là. Elle reste calme sous la douche, apaisée, me lâche la main. L'eau coule, douce... Elle ne pleure pas. Elle sait pleurer. Son père l'a surprise, l'attendant seule, dans la voiture où on la transporte régulièrement, pleurant silencieusement en son absence... lui, étonné, la regardant pleurer... un long moment.

Elle ne parle pas. (Elle a dit quelques mots, il y a cinq ou six ans). Elle crie. Elle se mord les mains. Elle va, elle vient. Elle va comme un jeune animal traqué, mais où aller ?

Elle vient vers moi, me prend la main, m'entraîne dans le couloir, dans un autre couloir plus étroit, dans une autre pièce exiguë, délaissée, claire cependant, à l'espace encombré, cassé.

Elle cherche...

Elle s'allonge par terre, se débat contre son collant, sa culotte, repère son sexe. Il est là, à sa place. Elle cesse de crier. Elle se frotte d'un mouvement répétitif avec la main, quelquefois avec un caillou, un coquillage... Elle vit avec ce sexe qu'elle veut, subitement, dénuder, arracher... éveiller. Au bout de la chaîne des filles mortes, interdites — tant de visages esquissés autour d'elle, avant elle ! — c'est elle la fille préférée, la fille enfermée, la fille au sexe de deuil. Il faut la vie pour les garçons. Elle recommence son geste esquissé, ressassé, qui voudrait aboutir, devenir parole, orgasme, visage... qui rend coupable celui qui le regarde.

Elle ne suce pas son pouce. Depuis quelque temps, elle suce un peu ses doigts, maladroitement elle suçote. Elle suce une petite cuillère et, quand elle parvient à les dérober, des ciseaux, un couteau qu'elle enfonce et tourne dans sa bouche avec dextérité, sans se blesser. Objets lourds, rugueux, tranchants, ils blessent les mots, ils tuent les mots. Violence... longue violence enroulée autour d'elle, dans les paroles, dans le silence des adultes, en écho dans les gestes des enfants.

Les voix inquiètes interrogent, s'alarment, répètent : « Cette fille va grandir, ... elle a dix ans ! ». Les voix répètent son nom, son nom de princesse, pavot sombre entre ses jambes. « Quand sortira-t-elle de son ombre ? »

Clarté blanche de la grande nuit d'hiver : regard du jour que la neige emprisonne, qui éclaire la nuit la plus sombre.

Regard des fleurs dans sa beauté réservée, partout présent, qu'on ne rencontre pas.

Regard des jeunes morts, égarés dans le temps, avec lesquels l'enfant que tu fus, voulut jouer dans le vieux cimetière, exclue de leur maison de silence.

— Ici sont les choses sans les mots, là-bas étaient les noms sans les êtres —
Lumière marine, lumière du haut plateau, toutes deux provenons de cette même froide lumière aux prises avec l'obscurité. Une absence grandit. Elle nous envahit. Elle devient un arbre. Il porte les mots qui ont perdu la parole.

Elle tourne le dos, debout, immobile, devant la fenêtre. L'ombre d'une saison tremble autour d'elle sur le carrelage cassé. Une voix traverse le mur. Un regard qu'on se rappelle avoir vu refuse d'habiter les yeux à lui destinés. Regard qu'il faudrait d'abord perdre, égarer?... Vie à rebours.

Elle sort de l'ombre, tout à coup jolie. Elle vient, me prend la main. La chair sur le muscle au moelleux de la main est rêche, gercée, arrachée, là où elle se mord.

Odeur de pavot, de pomme sur ses doigts.

Elle me tire vers elle, elle m'entraîne, elle m'emmène. Je dois m'asseoir en face d'elle sur le fauteuil bas.

Elle revient. Des jours ont passé, loin d'ici : la vie élargie, la vie goutte à goutte pour l'enfant malnutrie. Elle revient cri à cri. Il a fallu trois, quatre départs peut-être vers un autre lieu de vie pour ce premier vrai retour.

Conversation ? : « ... tu as crié dans l'avion... tu as marché dans le ruisseau, couru dans le vent, les bras ouverts, le visage gai... m'a dit Hélène. Tu as mangé avec tes mains, et tout, absolument tout avec de la sauce tomate... » Je lui prête mon dire. Manger du yaourt à la petite cuillère. Apprendre le nom des fleurs, tubéreuse, iris, orchidée, es-tu narcisses ou jonquilles. Faire revenir la rivière dans son lit... une enfance dans sa saison... Comment les mots rencontrent-ils les choses ?

Son visage est calme, apaisé. Lièvre traqué du regard, il vient vers moi, hésitant, maladroit, fugitif. Regard en flagrant délit de vie. Elle se lève, frappe des mains, sourit au lointain. Elle roucoule, rieuse. Ôte-toi, spectre, elle rit comme rient les enfants.

Bientôt l'été sera là.

J'entends partout courir des filets d'eau. La neige cède et fond brusquement. Les chemins sont pleins de boue et l'on doit se déchausser avant d'entrer dans les maisons. Le ciel est propre, immense et lumineux. Deux enfants inconnus sont arrivés au presbytère. Avec mes galoches j'avance lentement entre les flaques d'eau.

Je voudrais le chemin plus long dans la sûreté de cette lumière. Le vent doux file à travers le village et fait vibrer les désirs comme de longs fils.

C'est simple, je leur dirai : « Je vous connais, je suis venue pour jouer ! »

Mon cœur se débat comme un étranger dans ma poitrine. Mon mauvais cœur ! Est-ce la mienne cette douleur ronde et dure, noyau dans la cerise ?

Il a gelé pendant si longtemps.